

ETEIGNEZ VOS PORTABLES

LA CHRONIQUE THÉÂTRALE
DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Catherine Ringer est d'une élégance folle

Humanité
9/12/02

A l'image de l'affiche, inspirée d'Arcimboldo, d'un visage composé de pétales de roses, *Concha Bonita*, comédie musicale imaginée et mise en scène par Alfredo Arias, qui en signe le livret avec René de Ceccaty, constitue de toute évidence une perle baroque (1). On y retrouve, du côté de Luxe (1973), les hantises fastueuses du groupe TSE. Arias, s'attachant alors à « faire du théâtre en souvenir du théâtre », ne déclarait-il pas qu'« un maquillage exact vaut dix pages de Shakespeare » ? *Concha Bonita*, c'est d'un goût exquis appliqué à l'improbable histoire d'un joueur de football né à Buenos Aires, Pablo (Vincent Heden), à Paris devenu Concha (Catherine Ringer), belle veuve richissime soudain confrontée à l'ancienne maîtresse (Alejandra Radano) de l'homme qu'elle fut, escortée d'une fillette (Claire Perot) qui, cherchant son père, trouve à la place une fascinante grande sœur transsexuelle qu'elle adoptera de grand cœur. Ce sujet, en même temps moderne (voyez les aptitudes transformistes de la science) et mythologique (songez aux *Métamorphoses*, d'Ovide) est traité à la fois sur le mode de la féerie hollywoodienne, sous l'apparence d'Evaavabette (les chanteuses lyriques Isabelle Desrochers et Gaëlle Mechaly interprètent en alternance ce rôle d'un surmoi glorieux de midinette argentine) et sur celui de la sphère domestique tombée d'un rêve kitsch, issue du soap opera ou du patrimoine de Barbara Cartland, dans une maison copurchic à deux niveaux vus en coupe, aux murs tendus de rose, avec téléphone blanc, amant-secrétaire (Mauro Gioia) et coiffeur rouquin empressé (Jacques Haurogné).

Un miracle de sophistication

Cela tient de l'opérette, par le soin apporté aux paroles du livret, avec sa poésie à deux sous brillamment astiqués et sa franchise un peu canaille, tout comme du mélodrame avec son pathétique finement raillé ainsi que de la comédie de mœurs légères, joliment transcendée par l'incongruité de la situation. C'est surtout d'une élégance folle; un miracle de sophistication et de savoir-faire, décliné sur tous les tons par des artistes en pleine possession de leur talent d'acteurs-chanteurs. Catherine Ringer, diva des Rita Mitsouko, apparaît ici sous l'espèce d'une séduisante meneuse de revue qui porte à ravir la toilette. Et quelle! Admirez cette robe à la Marie-Antoinette, ces rouges escarpins, ces chapeaux à étages, dessinés par Françoise Tournafond, à qui l'on doit aussi le décor, tel l'écrin d'une gemme de la plus belle eau. Toujours juste, la Ringer, très chatte, un rien princesse voyoute, passe du grave à l'aigu en se jouant, distance le moindre geste, lance au

comble de l'artifice l'indispensable clin d'œil d'ironie, l'épatant signe d'intelligence sans quoi la magie du spectacle resterait lettre morte. Autour d'elle, tous sont parfaits, jettent par-dessus les moulins, par l'aisance déployée, le fastidieux labeur des répétitions, donnent vie à des personnages qui sont autant de clichés sépia qu'ils subliment, non seulement sans honte mais avec jubilation, escortés qu'ils sont par un orchestre galvanisé sous l'effet de la baguette fougueuse de Nicola Tesconi (également au piano), dirigeant dans la fosse la partition de Nicola Piovani, as de la musique de films (de Fellini, de Begnini, de Moretti, des Taviani), lequel peint le tango, le boléro et le mambo aux couleurs d'une vigoureuse nostalgie de bon aloi. Ne pas s'y tromper: ce divertissement chatoyant, exécuté de main de maître, tout ensemble raffiné et populaire, procède en sous-main, pour qui sait voir, d'une âpre réflexion, proche du désespoir, sur les mystères de l'apparence et le vertige de toute identité. Il n'est pas impossible que le fantôme de Jorge-Luis Borges, l'Homère de Buenos Aires, exégète émérite du tango, rôde encore dans les cintres, un fin sourire sur ses lèvres blêmes.

Un dialogue de sourds

Sous le titre *Voyage en Afrique*, Jean-Louis Martinelli a rassemblé des extraits d'un récit, *Ebène*, de Ryszard Kapuscinsky, lus livre en main par Charles Berling; *Dialogue*, de Jacques Jouet, interprété par Justine Sawadogo et Moussa Sanou ainsi que Mitterrand et Sankara, du même Jouet, qui imagine une discussion entre les deux chefs d'État, l'un, jeune officier bouillant d'ardeur révolutionnaire à la tête du Burkina Faso et l'autre, « le Sphinx », politicien aguerri à qui on ne la fait pas (2). Leur palabre, vrai dialogue de sourds qui ne manque pas de sel, n'est pas sans rappeler *la Rencontre de Georges Pompidou avec Mao Zedong*, qu'Antoine Vitez avait pris un malin plaisir à monter. C'était en 1979. Comme le temps passe! Bref, Sanou et Berling, qui suggère Mitterrand presque aussi bien que le faisait Thierry Le Luron, s'amuse bien et nous avec eux, tandis que devant *Dialogue*, plaidoyer pour l'Afrique écrit par un Blanc en faveur d'« un théâtre simple », on ne peut pas ne pas penser, non sans un soupçon d'affectueuse dérision, à celui de Peter Brook.

(1) Théâtre national de Chaillot, Tél.: 01 53 65 30 00, jusqu'au 2 février 2003, avant tournée en France. Les 16 et 17 janvier, salle Jean-Vilar de Chaillot, Nicola Piovani donnera un concert de ses œuvres.

(2) C'était au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 3 au 7 décembre.

CULTURE



Catherine Ringer (à g.), dans le rôle d'une transsexuelle, joue des transformations physique et vocale.

Cibération
9/12/02

COMEDIE MUSICALE. A Chaillot, Catherine Ringer dans un spectacle bien huilé d'Alfredo Arias.

«Concha Bonita», c'est comme ça...

Concha Bonita

Livret d'Alfredo Arias et René de Ceccaty, musique de Nicola Piovani, direction musicale de Nicola Tescari, ms d'Alfredo Arias, jusqu'au 2 février 2003 au Théâtre national de Chaillot. Rens. : 01 53 65 30 00.

A moins d'avoir débarqué à Paris ce matin, difficile d'ignorer le spectacle événement de cette fin d'année, *Concha Bonita* d'Alfredo Arias, avec Catherine Ringer des Rita Mitsouko dans le premier rôle. Il est d'ailleurs tout à l'honneur du théâtre Chaillot d'avoir coproduit cette comédie musicale, créée dans ses murs, plutôt que d'avoir monté un Offenbach de plus. Stratégiquement, l'affiche est bien vue. En vingt ans, l'auteur de *Peines de cœur d'une chatte anglaise* et la chanteuse de *Marcia Baila* se sont imposés comme des valeurs reconnues du paysage culturel français. La grande salle Jean-Vilar, qui affichait complet samedi soir, très années Mitterrand, en est la preuve.

Tonitruant. En guise de prélude au spectacle, Marie-France, accompagnée d'un pianiste et d'une violoncelliste aussi talentueux que jolis à regarder, donne un récital dans le Foyer, dès 19h30. Impeccable, tendre, malicieuse, la perle de l'Alcazar est plus craquante que jamais, et la voir, tour Eiffel illuminée au second plan, fait chaud au cœur. *Concha Bonita*, qui suit à 20h30, dispose de moyens techniques supérieurs, mais... le livret, signé Alfredo Arias et René de Ceccaty, peut sembler mince et convenu. Il raconte l'histoire d'une transsexuelle

argentine, ayant réussi à Paris, qui reçoit un jour la visite de sa fille Dolly. L'ingénue, à la recherche de son père disparu, adoptera finalement celle qu'elle voit comme la «fée des dessins animés» et toute la troupe – le secrétaire-amant Raimundo, le coiffeur Carlo, le fantôme masculin de Concha nommé Pablo –, finira par entonner des *Chemins de l'amour*, disant en substance: «En peu de temps, j'ai beaucoup appris, en peu de temps j'ai changé d'avis.»

Rencontre du théâtre de boulevard et des variétés, la comédie musicale tire sa noblesse de son populisme et de sa frivolité assumée. Dès l'ouverture, tonitruant de rythmes et harmonies au parfum sud-américain revisité par Hollywood (Nicolas Piovani, récompensé d'un oscar pour la BO de *la Vie est belle* signe la musique), puis le lever de rideau sur un boudoir capitoné de rose, les clichés sont en place. Il

En visant si grand et pour tous les publics, Arias s'est trop éloigné du format cabaret, où la nostalgie, l'exil et la perte se parent de bouts de ficelle et de Rimmel qui coule pour nouer la gorge des spectateurs.

faut du génie ou une grande science, celle d'un Stephen Sondheim, le dernier grand du *musical*, pour imaginer les situations les plus folles, écrire les dialogues étincelants et les rengaines irrésistibles qui font encore parfois la gloire de Broadway. Ce n'est pas faire insulte aux librettistes que de dire qu'il leur manque la profondeur grinçante d'un Copi, et que leurs personnages sans grande substance ne dépassent jamais l'exercice de style. Que le déploiement de plumes et lamé, et quelques pas chassés ne suffisent pas à créer le rêve. Bien sûr, on est à mille coudées au-des-

sus de l'offre calamiteuse de comédies musicales proposées depuis quelques années à Paris, mais ça ne suffit pas à faire de *Concha Bonita* le classique attendu.

Certes, Catherine Ringer trouve l'occasion de réaliser un rêve, et ses fans ne sont pas volés: descente de grand escalier, transformations physique et vocale, mouvements chorégraphiques, on ne connaît pas beaucoup de «performers» français possédant son métier. Mais en visant si grand et pour tous publics, Arias s'est trop éloigné du format cabaret, où la nostalgie, l'exil et la perte se parent de bouts de ficelle et de Rimmel qui coule pour nouer la gorge des spectateurs. Certains se souviennent des Etoiles dans les années 70, authentique troupe de travestis, du flamenco trash des débuts de Blanca Li dans la décennie 90, ou même de la revue conçue par Arias pour les Folies-Bergère, d'une autre poésie que ce *Concha Bonita* trop story-boardé.

Décalage. Animer, prolonger le délire de vrais enfants de la balle est déjà un fort beau métier. Construire une grande dramaturgie d'opérette ou de musical est d'une autre complexité, à commencer par l'équilibre entre dialogues et chansons, dévoyé ici au profit d'une musique envahissante et pas toujours respectueuse de la prosodie française. Une chanson de Raimundo au deuxième acte exprime ce décalage: «Comme au boulevard, les portes claquent.» Dans *Concha Bonita*, pendant une heure quarante, techniquement bien ficelée, on est bien «comme» au boulevard, c'est-à-dire pas vraiment ● ERIC DAHAN

Cibilation
9/12/02

COMÉDIE MUSICALE

Sous les paillettes, des cœurs

CONCHA BONITA
de Nicola Piovani

Avec Catherine Ringer, Jacques Haurogné, Isabelle Desrochers. Mise en scène : Alfredo Arias. Direction musicale : Nicola Tescari. *Un bel Argentin devenu femme retrouve sa fille. Humour, tendresse et rythme pour une histoire aux frontières du réel.* Théâtre national de Chaillot, 01.53.65.30.00 ou www.theatre-chaillot.fr. Du mardi au samedi à 20 h 30, le dimanche à 15 heures. Jusqu'au 2 février.



Catherine Ringer, une voix ambiguë et troublante, une comédienne subtile.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que, pour parler crûment, l'entreprise était casse-gueule. Ne serait-ce que par son sujet : devenu, à Paris, une femme ravissante et l'héritière d'un vieil amant richissime, un Argentin encore jeune voit débarquer celle qui, dans sa jeunesse, a partagé brièvement sa vie, ainsi que la fille née de leurs ébats. Transsexuel plutôt bien dans sa peau, Concha, ex-Pablo, va enfin arriver au bout de son itinéraire, et, effaçant petit à petit l'image de celui qu'elle était (footballeur et danseur) et de celle qu'elle a cru être (Evaavabette, star en strass), conquiert, grâce à

son enfant, sa véritable féminité. Cette recherche d'identité, Alfredo Arias, depuis longtemps, l'a faite sienne, via Copi ou Genet, entre autres, sans oublier les heures glorieuses du Groupe TSE. Mais la meilleure façon de conter cette histoire, c'était sûrement de la mettre en chansons, pour mieux désamorcer les tentations réalistes, pour souligner la dimension onirique du mélo et l'exubérance de la fête. L'écueil n'est pas le scénario, parfaitement huilé malgré une fin attendue ; c'est le texte de René de Ceccatty : soucieux d'utiliser une langue familière, de paraître naturel, il n'en sonne que plus faux. Musicien des

derniers Fellini, de Nanni Moretti, de Roberto Benigni, Nicola Piovani a composé une partition haute en couleur, riche en clin d'œil aux rythmes sud-américains, traversée par quelques réminiscences de Nino Rota (comment un Italien, écrivant de surcroît pour le cinéma, pourrait-il y échapper ?), une partition qui abonde en mélodies, et qui permet à Arias de montrer, dans l'enchaînement des scènes, sa maîtrise du temps musical.

Une féerie nostalgique

Bel exemple de pluralité nationale et culturelle, la distribution réunit des Français, un Italien, une Argentine, des habituées du répertoire baroque, un chanteur inclassable et une rockeuse. Et mon tout est une réussite, celle d'une véritable équipe, qui n'économise pas son énergie et qui est soutenue, ce qui est rare aujourd'hui, par un orchestre et non une simple bande. Claire Perrot (Dolly, la fille de Concha), Vincent Heden (Pablo), Mauro Gioia (Raimondo, le secrétaire-amant) ont du tempérament à revendre, Alejandra Radano (Molly, l'ex-amante), une silhouette, des jambes, une manière de chanter qui révèlent l'habituée des comédies musicales. Isabelle Desrochers, comme la collègue avec laquelle elle alterne, Gaëlle Méchaly, se produit, d'ordinaire, dans Lully ou Rameau ; ses vocalises et son aplomb en font une icône hollywoodienne irrésistible. Jacques Haurogné transforme, par sa présence, le rôle convenu de Carlo, coiffeur gay, expert en artifices. Tous entourent Catherine Ringer, superbe Concha, voix ambiguë et troublante, charisme de reine, comédienne subtile, l'une de ces bêtes de scène qui savent tout faire et que les Anglo-Saxons pourraient nous envier. Dans le décor de Françoise Tournafond, aussi rose que l'était la villa hollywoodienne de Jayne Mansfield, Arias n'a pas son pareil pour faire naître l'émotion, la casser tout aussi vite, et mener son spectacle à la vitesse d'une revue. Derrière la féerie nostalgique, il parle de lui, de nous. Du monde d'aujourd'hui et de ses marges.

MICHEL PAROUTY

JEUDI 12 DECEMBRE 2002

THÉÂTRE • Le nouveau spectacle d'Alfredo Arias déçoit malgré la grande Catherine Ringer

« Concha bonita », une comédie musicale en panne de légèreté

LES CHEMINS de traverse empruntés par Alfredo Arias au cours de sa déjà longue carrière sont nombreux, variés, imprévus. On l'a vu jouer (récemment, *Madame, des Bonnes*, de Genet : un triomphe), diriger des pièces de poche, des spectacles d'envergure, des opéras sérieux ou fantoches, des revues au Folies-Bergère. Il sait tout faire, trébuche parfois, mais son nom au haut d'une affiche est en général le signe que l'on va sortir avec la bouche en demi-lune. Mais cette *Concha bonita, luna bonita* a le croissant tombant et passablement tristounet. Avec Catherine Ringer dans le rôle principal de Concha, qui tire on ne pourrait mieux son épingle du jeu par une présence forte mais contenue – loin de ses excentricités scéniques chez les Rita Mitsouko –, on pensait trouver là de quoi jubiler.

On pensait remonter allégrement les marches de Chaillot après avoir passé un bon moment en compagnie de cette histoire de transsexuel rangé des voitures, qui retrouve une ex et la progéniture de quinze ans conçue du temps que Concha était Pablo, jeune joueur de football dans le quartier de la Boca, à Buenos Aires ; on pensait trouver un avatar light de *La Cage aux folles*, revisité à la sauce argentino-italo-parigote. (mise en scène d'Arias, paroles de René de Ceccatty, musique de Nicola Piovani, l'auteur des dernières musiques de film de Fellini).

Las ! L'atmosphère est de plomb. Faute à la musique d'abord, dont la platitude mélodique, rythmique, harmonique est

confondante. L'ouverture, que l'on va entendre à tout bout de chant au cours de la soirée, ressemble à une mauvaise parodie de musique. La suite ne s'arrange guère.

Il en va de même avec le texte : pour recréer le talent des rimailleurs de vers de mirliton, il faut une tout autre technique, un tout autre panache, qui sachent ménager la distance, le vrai second degré, le fantastique même, qu'appellent les situations décalées du livret. Puisque Catherine Ringer était de la partie, pourquoi diable ne pas avoir fait davantage appel à ses fantaisies littéraro-musicales délicieusement acrobatiques ?

Le spectacle, très professionnel, n'est qu'une suite de saynètes au jeu souvent pesant, ce que, une fois encore, l'on peut concevoir en ce cadre parodique, mais jouer « faussement lourd » demande beaucoup de légèreté. Ce qu'ont compris, dans leurs meilleurs moments, Isabelle Desrochers, chanteuse lyrique pleine de fantaisie, Vincent Heden, sorte de haute-contre à la française version populaire, et la jeune Claire Perot, irrésistible et souple petite fille au plissé balthusien.

Renaud Machart

Concha bonita, luna bonita, d'Alfredo Arias, René de Ceccatty (livret) et Nicola Piovani (musique). Par Catherine Ringer (Concha), Alejandra Radano (Myriam), Isabelle Desrochers (Evaavabette), Claire Perot (Dolly), Vincent Heden (Pablo). Théâtre de Chaillot, 1, place du Trocadéro, Paris-16^e, jusqu'au 2 février. Tél. : 01-53-65-30-00.

PARIS . comédie musicale

Madame est celui que l'on croyait

■ La comédie musicale d'Alfredo Arias, « Concha Bonita », est magnifiquement servie par les voix de ses interprètes, notamment Catherine Ringer.

■ Le texte manque pourtant de tonus, tout comme les thèmes musicaux.

Si il y a une affaire proprement théâtrale, c'est bien le travestissement. Si, en plus, le travesti (prenons le masculin pour aller plus vite) finit par révéler son véritable changement de sexe, c'est le coup de théâtre, la source de tous les quiproquos. Drôles ou tragiques. Mieux, si ce transsexuel devenu Madame est poursuivi par sa vie antérieure, par une ex-femme et l'enfant dont il est le père, le sujet se corse, s'ouvre à toutes sortes de dramaturgie. C'est comme ça que s'annonce la comédie musicale *Concha Bonita*, actuellement mise en bouche et en forme par Alfredo Arias et René de Ceccaty, et en musique par Nicola Piovani au Théâtre national de Chaillot.

Concha (Catherine Ringer dans le rôle-titre), jeune et belle femme venue d'Argentine, vit à Paris dans les falbalas du luxe et de l'extravagance que lui procurent les richesses héritées d'un « veuvage ». Elle est tout occupée à sa beauté, surveillée par son coiffeur

LE LIVRET,
TRÈS
CONVENU,
S'EN TIENT
AU MÉLO
NOSTAL-
GIQUE.



■ Concha (Catherine Ringer dans le rôle-titre), jeune travesti venu d'Argentine, vit à Paris dans les falbalas du luxe et de l'extravagance.

Carlo (Jacques Haurogné), et à ses affaires gérées par son secrétaire, Raimundo (Mauro Gioia). Voilà pourtant qu'un coup de téléphone lui rappelle Buenos Aires, l'époque où elle s'appelait Pablo, jouait au foot et dansait le tango, séduisait les femmes et aimait une certaine Myriam. Un coup de tonnerre qui fait revenir les souvenirs sur scène. Pablo (Vincent Heden) surgit tel un fantôme du passé alors que Concha est de plus en plus perturbée par sa conscience.

Prise de conscience. La Myriam (Alejandra Radano) débarque à Paris pour retrouver son homme avec sa fille Dolly (Claire Perot) qui cherche son père. Concha-Pablo est cerné(e). Elle finira par renverser la vapeur en prenant conscience de ce qu'elle est vraiment devenue sous ses voiles.

Parlons des belles surprises de cette *Concha Bonita*. D'abord ces voix, légèrement aidées par la sonorisation mais toutes superbes et bien placées, qu'il faut saluer chaudement. Catherine Ringer fait la nique à bon nombre de champions de la tessiture des deux sexes. Impressionnante de liberté, ne parodiant pas (pas assez ?) Les Rita Mitsouko, elle semble pourtant coin-

cée aux entournures par des rythmes plutôt convenus. Alejandra Radano montre tout son abattage de professionnelle des comédies musicales, les vocalises d'Isabelle Desrochers formée chez William Christie sont impressionnantes, Mauro Gioia est un as de la chanson napolitaine, Jacques Haurogné un chanteur swingant, le jeune Vincent Heden un vrai comédien de « musical » et Claire Perot a déjà un nom dans le même genre. Dans la fosse, les quinze musiciens de l'orchestre donnent une belle chaleur à la petite troupe qui ne se prive pas d'étaler plumes magnifiques et beaux costumes (Ah ! cette Concha en tenue d'infante de 20 mètres de large...).

Reste que le livret est d'un convenu désarmant. Trop bien élevé, il garde la ligne du mélo nostalgique. Tout comme la musique « rabâcheuse », trop contrainte dans ses phrases chaloupées pour devenir entêtante. Quand au décor, si astucieux soit-il, son côté kitsch rappelle les opérettes des années 50. La sensibilité d'Arias ne perdrait rien d'un style plus pétaradant.

Jean-Pierre Bourcier

► Jusqu'au 2 février, à Chaillot puis en tournée. Tél. : 01.53.65.30.00.

Concha bonita

★★★★

Théâtre de Chaillot, 1 place du Trocadéro, 16^e. Tél. : 01 53 65 30 00. **Jusqu'au 2 février.**

Arias sera toujours un auteur androgyne que l'ambivalence fascine. Il y a peu, il jouait lui-même *Madame* dans sa version secouée des *Bonnes* de Genet. Aujourd'hui, il nous raconte l'histoire d'une fille qui retrouvant son père, découvre qu'il est devenu une seconde mère et s'en accommode fort bien. Dans *Concha*, on change de sexe comme d'autres d'avis, mais sans jamais perdre le sourire. C'est presque court (1h40) drôle, léger, piquant, outrancier, mais toujours dominé, à l'instar d'une phénoménale Catherine Ringer et des robes hallucinantes de beauté qu'elle porte. On sort de là en se disant : "La vie est belle !" La faute à Nicola Piovani, mélodiste accrocheur et compositeur jadis du film de Benigni.

Carlos Gomez

JDD
16/12/02

« Concha Bonita » à Chaillot

Une comédie bien légère



Catherine Ringer dans « Concha Bonita », mise en scène par Alfredo Arias (à gauche) et en musique par Nicola Piovani. (C. Cabrol.)

L'histoire d'un transsexuel incarné par la délirante Catherine Ringer revue et corrigée par Alfredo Arias nous promettait un spectacle hors normes, oscillant entre kitsch et parodie, à l'image de l'excellent « Mortadela », imaginé par cet Argentin aussi créatif que talentueux. Mais ici, on reste manifestement sur sa faim ! On attendait la folie et l'on assiste à une revue, voire à une opérette, mettant en scène des personnages stéréotypés. Le talent des interprètes n'est pas en cause, loin s'en faut ! En effet, la chanteuse des Rita Mitsouko est à la hauteur de sa réputation et on retiendra la pétulante Claire Perot dans le rôle de Dolly, Vincent Heden (Pablo) ou Muaro Gioia, amoureux éconduit et qui se consolera en tombant amoureux de l'ex-compagne de sa dulcinée ! Mais, étrangement, tous ces talents ne s'additionnent pas. Même les musiques composées par Nicola Piovani, qui a notamment travaillé avec Fellini et signé la BO de « La vie est belle », manquent un peu de lyrisme.

CRITIQUE

Si vous n'avez pas vu les productions précédentes d'Arias, vous devriez être séduits par la beauté des costumes de Françoise Tournafond et la qualité du « casting » ! Les fidèles, quant à eux, regretteront le côté un peu conventionnel de cette comédie trop légère.

ANNIE GRANDJANIN

Théâtre de Chaillot, jusqu'au 2 février, à 20 h 30, mat. dim. à 15 h. Tél. 01.53.65.30.00.
Prix : 24 €, tarif réduit à 19 € et tarif jeune à 11 €. Réservez vos places sur figaroscope.fr

Figaroscope
18/12/02

« *Concha Bonita* », Arias, de Ceccatty, Piovani

En noir et rose

Alfredo Arias et René de Ceccatty ont écrit le livret de cette comédie enjouée et mélancolique soutenue par la composition musicale de Nicola Piovani interprétée en direct par un excellent orchestre. Autour de Catherine Ringer, chanteuse des Rita Mitsouko, six voix superbes, six interprètes remarquables dans un décor et des costumes de Françoise Tournafond.

Un jeune homme sentimental et pauvre, Pablo, a un jour quitté son Argentine natale et est devenu une femme, riche et extravagante, Concha (Catherine Ringer). Dans sa maison matelassée de satin rose, elle vit entre un secrétaire-amant entreprenant, Raimundo (Mauro Gioia) et un coiffeur rouquin et dévoué, Carlo (Jacques Haurogné) dans les atours spectaculaires qu'exige son rang. Un jour, le passé se rabat sur cette vie frivole : Myriam (Alejandra Radano), traverse l'Atlantique pour retrouver Pablo qui l'aima et lui présenter leur enfant, Dolorès (Claire Perot). Les fantômes veillent. Celui de Pablo (Vincent Heden) et une Reine de la Nuit, fée ambivalente, Evaavabette (Isabelle Desrochers en alternance avec Gaëlle Méchaly).

Pensez-vous que la petite fille ait quelque mal à accepter ce père-mère et que l'on tienne là le nœud dramatique de cette histoire enjouée dans sa forme mais grave dans son fond ? Ce serait mal connaître Alfredo Arias... Dolorès accepte Concha, fait elle-même sa mue et, de petite fille sage, devient adorable punkette tandis que Raimundo et Myriam fileront le parfait amour... Bref, tout est bien qui finit bien.



Autour de Catherine Ringer, six interprètes remarquables pour une comédie enjouée et mélancolique

PHOTO DR

Les esprits trop rationnels ont quelque mal à admettre cette pirouette qui pourrait être faiblesse d'écriture n'était la mélancolie profonde qui court, noire, sous l'apparence frivole et rose de ce monde, ce que les chansons traduisent magnifiquement, portées qu'elles sont par une composition musicale très fine du grand Nicola Piovani que l'on connaît par son travail auprès de réalisateurs tels Fellini, Begnini, Moretti, les Taviani. Une musique qui tisse les rythmes d'une Argentine perdue, en tango, mambo, bolero comme autant d'élanements nostalgiques et qui est magnifiquement vivante par la grâce de l'excellent orchestre dirigé par le pianiste Nicola Tescari à la tête d'une quinzaine d'interprètes. Une rareté dans les productions musicales d'aujourd'hui que cet orchestre de grande qualité.

Et puis, sur le plateau, dans les costumes de fantaisie pétillante imaginés par Françoise Tournafond qui signe aussi le décor, la maison de Concha, deux étages en coupe qui s'ouvrent à cour et jardin sur des escaliers qui permettent les mouvements, de réalisme à onirisme, les acteurs-chanteurs sont tous remarquables. Les garçons, timbres sûrs et belles présences, sont parfaits, Vincent Heden dans la tendresse,

Mauro Gioia dans la séduction inquiète, Jacques Haurogné dans la finesse bouleversante. Les femmes, telles Isabelle Desrochers – ou Gaëlle Méchaly – fortes de la discipline baroque, sont fines, fermes, idéales. Myriam bénéficie du métier de music-hall d'Alejandra Radano tandis que Claire Perot qui a l'air d'avoir douze ans dans sa robe écossaise et se métamorphose en un clin d'œil, impose magistralement Dolorès-Dolly. Elle est époustouflante.

Catherine Ringer, rôle-titre et meneuse amusée avec coups de cils à la salle, se prête avec ardeur au jeu de la troupe. Son audace vocale, son tempérament puissant, sa grâce font merveille. Elle porte haut l'ironie d'Arias comme l'obscur chagrin qui court sous les airs entraînants...

A. H.

Théâtre national de Chaillot, salle Jean-Vilar, à 20 h 30 du mardi au samedi, à 15 h dimanche.
Durée : 1 h 40 sans entracte. Relâches les lundis, et les 24 décembre, 1^{er}, 15, 16, 17, 18 janvier. Jusqu'au 2 février. Réservations : 01.53.65.30.00. Puis en tournée notamment à Nantes, Maison de la culture, du 8 au 21 février, à Marseille, théâtre du Gymnase du 5 au 15 mars, à Bastia, Théâtre municipal, du 20 au 22 mars, avant Maubeuge, Le Manège, les 27 et 28 mars, Nice, Théâtre national du 2 au 5 avril, Amiens, Maison de la culture du 10 au 12 avril.

jeudi 19 décembre 2002

Fêtes assassines

THÉÂTRE. « Le Dindon » de Feydeau et « Concha Bonita » d'Alfredo Arias. L'insolence comique.

ON FAIT LA FÊTE dans nos théâtres nationaux, où l'on rêve d'un délire où s'enlacceraient la folie burlesque et la critique sociale, la recherche d'un rire où se rejoindraient les spectateurs au mental de pinson et le public pour qui rien n'est innocent. À la Comédie-Française, cet objet très de chez nous qu'est une pièce de Feydeau, en l'occurrence *le Dindon*, a été confié à un metteur en scène allemand, Lukas Hemleb. Celui-ci, qu'on a vu affronter des auteurs très modernes, a pris le parti de placer la pièce dans notre époque. Le grand problème des personnages, on le sait, est soit de tromper leur conjoint sans autre forme de procès, soit de surprendre celui-ci en délit d'infidélité pour obtenir les faveurs de la femme confrontée aux frasques de son mari. Ces idées faibles sont la ligne de force de Feydeau, et Hemleb, insensible à ce qu'elles ont de daté, tend à faire la preuve que la bourgeoisie n'a pas changé. Le grand *steeple-chase* de l'adultère est toujours d'actualité.

Le spectacle du Français va à un rythme vif mais prend le temps des distorsions freudiennes et des dérapages pour dessins animés. Que de complexes sous l'esprit de gaillardise comme sous la défense affichée des valeurs conjugales ! Le décor est abstrait et mouvant (comme pour *Ruy Blas*, qu'un autre metteur en scène a monté dans la même salle !). L'humanité qui cavale dans ces espaces imprécis se croit normale mais ne l'est pas tout à fait. En raison de l'alternance des rôles, nous ne pouvons que citer les acteurs qui jouaient le soir où nous avons vu le

spectacle : Jérôme Pouly, Florence Viala, Laurent Stocker, Cécile Brune, Guillaume Gallienne, notamment, assurent un renouveau évident.

À Chaillot, avec *Concha Bonita*, la bande à Alfredo Arias prend plus de risques et réussit moins bien. Plus de risques parce que c'est une comédie musicale entièrement neuve : texte et couplets d'Alfredo Arias et René de Ceccaty, musique de Nicola Piovani – tout cela fourmillant d'idées drôles mais ne trouvant pas le point où ça fait mal. Car cela devrait gratter la société là où elle cache ses maux. N'est-ce pas l'histoire d'un transsexuel argentin qui, venu s'installer à Paris comme chanteur, voit débarquer sa femme et sa fille ? Ce désagrément va s'arranger bien facilement. Peut-être avons-nous tort de regretter l'insolence disparue de Copi, car il y a, de toute façon, dans un bel univers surréalisant de Françoise Tournafond, une équipe d'acteurs-chanteurs aux moyens physiques et vocaux qui cassent la baraque : Claire Perot, Jacques Haurogné, Isabelle Desrochers, Vincent Heden et Catherine Ringer, qui tient le rôle du transsexuel Concha, qui semble un ton en dessous de ses partenaires. C'est une fête accomplie, dont on espérait cependant qu'elle soit plus assassine.

GILLES COSTAZ

Le Dindon, Comédie-Française, Paris.

Té. : 01 44 58 15 15.

En a ternance jusqu'au 4 mai.

Concha Bonita, théâtre de Chaillot, Paris.

Té. : 01 53 65 30 00. Jusqu'au 2 février.



CATHERINE CABROL

Les acteurs-chanteurs de « Concha Bonita » cassent la baraque.



MARC ENGUERANT

Concha Bonita

> Livret d'Alfredo Arias et René de Ceccatty, mise en scène Alfredo Arias. Durée : 1h40. Jusqu'au 2 fév., du mar. au sam. 20h30, dim. 15h, Théâtre national de Chaillot : 1, place du Trocadéro, 16^e, 01-53-65-30-00. (19-24 €).

> Imaginez-vous un fier footballeur argentin saisi du démon de la féminité : ni une ni deux, Pablo traverse l'Atlantique, se fait opérer, devient Concha, séduit et épouse un millionnaire. Qui meurt... Et voilà Concha libre de se livrer à toutes ses extravagances devant ses serviteurs-esclaves jusqu'à ce que... Mieux vaut taire les incessants coups de théâtre de cet éblouissant mélodrame musical, où, sur fond de paillettes, de strass et d'invraisemblables tenues hollywoodiennes dans des décors capitonnés de rose, se jouent aussi, subtilement, transgression, interdit, histoire de paternité, de maternité, d'amour, d'enfant... Bref, tout un monde exulte ici entre insolence, dérision et bouleversant romanesque. On rit, on pleure devant une théâtralité à couper le souffle, une mise en scène digne des revues les plus inventives, une musique à fredonner sans fin, des musiciens et interprètes survoltés. Et Catherine Ringer, épatante en Concha, n'est pas forcément la meilleure de la bande... F. P.

Télérama

18/12/02



"Concha Bonita", music-hall ultra-romanesque, mis en scène par Alfredo Arias

Les transgressions joyeuses

Dans "Concha Bonita", une beauté capricieuse, en fait un transsexuel, apprend qu'il est père... Une intrigue qui aborde tambour battant, et en chansons, le droit à la différence.

Concha Bonita (Catherine Ringer). En page de droite, la chanteuse Alejandra Radano et Alfredo Arias.

Des années qu'on n'avait pas vu sur scène pareille outrance, pareille exubérance, pareille gaieté. Des années qu'on ne s'était pas joué avec cet humour tendre des transgressions les plus délirantes. Lorgnant tout ensemble sur le cinéma chantant de Vincente Minnelli, les délires visuels de Busby Berkeley et les débordements sentimentaux du très espagnol cinéaste Pedro Almodóvar, le théâtralissime Alfredo Arias réinvente un music-hall ultra-romanesque où tout fait clin d'œil. À nos mémoires de spectateur comme à nos mémoires intimes. Concoctée avec l'habile complice René de Ceccatty, l'intrigue de *Concha Bonita* est pourtant extravagante à souhait et commence sur un quasi-suspense :

qui donc est la riche veuve Concha, beauté capricieuse et égoïste qui fait tourner en bourrique son secrétaire-amant Raimundo et son coiffeur homo Carlo ? Personne d'autre que le fier et viril footballeur argentin Pablo, qui décida un beau matin de troquer le ballon pour le sac à main et le short pour la jupette... A Buenos Aires, il était trop allé, enfant, au cinéma avec maman, y avait trop aimé les stars hollywoodiennes sur grand écran pour ne pas rêver en devenir une. A sa façon macho.

Mais voilà que le passé rattrape brutalement notre tyrannique transsexuel. Myriam, le bel et sage amour de jeunesse (toujours éprise de son athlétique Pablo...), a traversé l'Atlantique pour le retrouver et lui présenter...

Dolly, leur fille ! Chocs, coups de théâtre et de passion : et si l'égoцентриque papa Concha apprenait avec amour à devenir une généreuse et sérieuse mama Bonita ? Pour folingue et excessive qu'elle paraisse, l'histoire, finalement, serait presque une bluette morale. Comment l'amour d'un enfant peut réapprendre l'attention à l'autre, provoquer le don de soi et forcément une intériorité nouvelle : la Concha du dernier acte (il y en a cinq qui s'enchaînent à vive allure) est tellement plus humaine que la diva excentrique du début du spectacle...

Sauf qu'ici on est quand même chez les traveles, les déclassés, les marginaux, et qu'Alfredo Arias, l'air de rien, nous fait joliment admettre en chansons, strass et paillettes le droit à la différence, le droit à la paternité-maternité des homosexuels, par exemple... Mais y a-t-il vraiment une différence ? La déprime du coiffeur Carlo et les désillusions de Myriam résonnent avec les mêmes accents de désespoir ; et réveillent en chaque spectateur le film très privé de ses amours sacrifiées.

Mais toujours entre deux numéros dignes des revues kitsch les plus insensées ! En crinoline Louis XV pastel à nœud-nœud, Concha ne fait-elle pas rêver à Cécile Sorel descendant avant guerre les marches du Casino de Paris avec un inimitable panache ? A moins que son coquet intérieur matelassé de satin rose n'évoque plutôt le coquet intérieur d'une Jane Mansfield, et ses invraisemblables tenues celles d'Ava, de Lana ou de la divine Rita... Tout se mêle, se brasse avec humour dans l'espace et les costumes concoctés par Françoise Tournafond. Et même dans les mélodies charmeuses en diable du Romain Nicola Piovani, vieux complice de Fellini – pour qui il composa la musique de *Ginger et Fred*, *Intervista*, *La Voce della luna* – de Benigni (*La vie est belle*, *Pinocchio*) ou de Moretti (*La Chambre du fils*). Accompagnées en direct par quatorze musiciens, ces chansons-là naviguent avec piquant entre tango, mambo, opérette française et zarzuelas hispaniques, et donnent un sacré rythme aux parcours initiatiques des héros : de l'enfermement à l'ouverture, de la solitude à l'amour...

Avec une insolence pleine d'élégance, Alfredo Arias ressuscite ici la magie sophistiquée du TSE qui jadis fit sa gloire. Fondée à Buenos Aires en 1968, exilée à Paris en 1970, la troupe argentine avait alors semé sur nos scènes provocation et délire, y faisant régner surtout un absolu amour du spectacle, de ses codes, de ses illusions, jonglant entre parodie et raffinés mensonges. Quelques trente ans après *Eva Perón*, *Luxe* ou *Peines de cœur*

d'une chatte anglaise, Arias donne aujourd'hui plus de rondeur, d'émotion, d'intimité presque, à une maestria scénique qui flirte avec tous les styles, de la comedia dell'arte au music-hall, du thriller à l'opéra, de Shakespeare à l'ami Copi. C'est que depuis *Mortadella* (1992), il a goûté aux plaisirs de raconter un peu de sa propre vie, de son passé, de sa mémoire en scène. De s'offrir lui-même au théâtre plus encore. En résultent une générosité, une chaleureuse mélancolie, aussi, qui baignent désormais chaque spectacle. Même *Concha Bonita*, cette histoire argentine qu'il avoue porter en lui depuis si longtemps ; qui lui est peut-être si proche, entre les obsessions de beauté et de perfection de Concha et l'aveu d'une certaine solitude à cause justement de ces obsessions-là... Solitude de l'artiste ? Tous les créateurs sont-ils des Concha Bonita ?

La troupe fait rayonner à merveille les ambiguïtés d'une pièce apparemment si simplette. La diva rockeuse Catherine Ringer est une Concha féline et tourmentée ; le crooner napolitain Mauro Gioia, un Raimundo romantique à souhait ; avec sa drôle de voix comme écorchée, Jacques Haurogné compose un pathétique Carlo, et la trépidante Claire Perot une Dolly infernale. Surtout, surtout, la chanteuse argentine Alejandra Radano, au timbre si profond, si saignant, est une Myriam d'une présence poignante. Car *Concha Bonita* fait à la fois rire et pleurer. Arias a su créer en scène une féerie qui nous est tout ensemble proche et lointaine, quotidienne et extravagante. Il fallait oser ce duo à balais pour amants esseulés, ces descentes d'escalier pompeuses et misérables, ce côté mélodrame bariolé et ces personnages de pure fantaisie : le fantomatique Pablo qui hante sans fin Concha, cette fantasmagorie Evaa-bette, qui apparaît-disparaît, et qui symbolise pour notre midinette et ogresse héroïne toutes ses chères stars défuntées...

Car, sur le plateau, dans une fête joyeuse, vie et mort miraculeusement s'épousent ; et inconscient et conscient ; et rêves et cauchemars. Le théâtre comme lieu unique de toutes les réconciliations. Et si, comme le répète Carlo, la vie inventée était décidément bien mieux que la vraie vie ? ● **Fabienne Pascaud**

A voir

Concha Bonita, livret d'Alfredo Arias et René de Ceccatty, musique de Nicola Piovani, mise en scène d'Alfredo Arias. Jusqu'au 2 février, à 20h30, au Théâtre national de Chaillot, 1, place du Trocadéro, 75016 Paris. Tél. : 01-53-65-30-00.



MARC ENGUERAND



P. VICTOR/MAKPPP

mercredi 25 décembre 2002

théâtre



Concha Bonita

chic et kitsch

Né à Buenos Aires dans le quartier populaire de La Boca, Pablo (Vincent Heden) footballeur et danseur, devient en changeant de continent, Concha (Catherine Ringer) une ravissante jeune femme. Concha,



Catherine Ringer
Mauro Gioia

© Enguerrand

Une bête de scène

richissime et frivole Parisienne, vit en compagnie de Raimundo (Mauro Gioia), son secrétaire-amant, et Carlo (Jacques Haurogné), son coiffeur. Son passé la rattrape, quand débarque d'Argentine Myriam (Alejandra Radano) son ex-compagne qui lui a donné une fille, Dolly (Claire Perrot). Myriam tombe des nues et Dolly, ravissante ingénue à la recherche de son père disparu, tombe sous le charme de cette femme extraordinaire et fascinante. Elle adopte aussitôt ce « père-mère ». Grâce à Dolly, Concha efface peu à peu l'image de celui qu'elle était, Pablo le footballeur, et de celle qu'elle voulait être, Evaavabette (Isabelle Desrochers ou Gaëlle Mechaly) une star en strass à l'image de Rita, Marlène, Ava ou Deborah. Le livret de la comédie est signé Alfredo Arias et René de Ceccaty. Nicola Piovani le

musicien des derniers films de Fellini, de ceux de Moretti et Benigni a composé une partition haute en couleurs sur des rythmes sud-américains et exotico-baroques, relayés par un orchestre de 14 musiciens sous la baguette de Nicola Tescari.

Personnage excessif, émouvant, drôle, Catherine Ringer est l'interprète idéale, elle sait et peut tout faire. Une nature. Sa voix troublante et ambiguë se prête à toutes les fantaisies musicales et vocales. Son côté burlesque est accentué par les costumes extravagants et superbes de Françoise Tournafond, qui signe également le décor. Une maison sur deux niveaux avec en haut un boudoir capitonné rose, et pour casser ce côté féminin, des passerelles et escaliers de fer traversent la maison. Alfredo Arias a déjà beaucoup joué avec ces thèmes de l'ambivalence et de la recherche d'identité. Avec un tel sujet et une étonnante interprète, on attendait une comédie plus folle, plus déjantée, moins nostalgique. Mais ne boudons pas notre plaisir, tous les comédiens chanteurs sont parfaits et Catherine Ringer est une meneuse de revue phénoménale.

Arlette Frazier

Théâtre National de Chaillot
Renseignements page 10.

comédie musicale

Théâtre

♥♥ Concha Bonita

*Comédie musicale
d'Alfredo Arias*

En Argentine, Concha était homme, en France elle se fait femme et diva. Son ex-amante et sa fille la révéleront à elle-même : elle sera mère. Au royaume du renversement des apparences, Concha/Catherine Ringer se métamorphose avec une grâce inouïe, entourée de chanteurs épatants, dont Alejandra Radano. Les décors bonbonnières et les costumes de Françoise Tournafond sont d'une beauté extravagante, la mise en scène d'Arias frise le raffinement extrême, mais on n'y retrouve pas le grinçant, le



Catherine Ringer

Enguerand

trouble qui d'ordinaire en font la force. La musique de Nicola Piovani reste dans son rôle d'accompagnement, sans jamais dialoguer de manière ironique ou explosive avec cette variation sur les livres « chemins de l'amour ». Manque à notre bonheur un grain de folie. O. Qt. Chaillot ; 01-53-65-30-00.

Nouvel Obs
26/12/02

Hebdomadaire

☎ : 01 42 21 62 00

T.M. : 560 000

L.M. : 2 200 000



Samedi 28 Décembre 2002

vuluentendu

SPECTACLES



Catherine Ringer, la belle de Buenos Aires (théâtre)

Le téléphone est blanc, le boudoir rose, le faux cil joyeux, la paillette généreuse, c'est la vie en rose que nous propose Alfredo Arias avec sa comédie musicale latino-kitsch. Il s'agit de s'amuser des aventures extravagantes de Concha, la belle Argentine, aux robes spectaculaires créées par Françoise Tournafond. L'héroïne de « **Concha bonita** », c'est Catherine Ringer, à la voix souple, à l'allure de lionne. C'est une reine de music-hall. Quand elle descend l'escalier, la salle frémit. Elle mène ce spectacle comme elle assurerait le final d'une revue, avec punch, fantaisie et un rien de sexy. Concha dans sa jeunesse s'appelait Pablo. Un beau jour débarque Myriam (Alejandra Radano), son amie d'autrefois, accompagnée de Dolly (Claire Perot), qui n'est autre que leur enfant. Voilà Concha papa ! Tout finira cependant par des chansons. Mention spéciale pour la musique de Nicola Piovani aux accents ensoleillés. Les interprètes (Isabelle Desrochers, Jacques Haurogné, Mauro Gioia) ont des voix radieuses. On sort de là réchauffé comme si on avait assisté à un carnaval de l'autre côté de l'Atlantique. Marion Thébaud

Théâtre national de Chaillot, 1, place du Trocadéro, 75016 Paris. Tél. : 01.53.65.30.00.



Catherine Ringer,
la chanteuse
des Rita Mitsouko :
une formidable
comédienne.



■ La chronique musique de François Delétraz

Arias : du boulevard en chantant et enchanteur

Concha Bonita

Au Théâtre de Chaillot à Paris jusqu'au 2 février (01.53.65.30.00), puis à Nantes du 8 au 21 février, à Marseille du 5 au 15 mars, à Bastia du 20 au 22 mars, à Maubeuge les 27 et 28 mars, à Nice du 2 au 5 avril, à Amiens du 10 au 12 avril.

S'il est un spectacle musical à voir à Paris en ce début d'année, c'est bien *Concha Bonita*. Voici enfin une vraie création, avec de vrais chanteurs, un vrai texte, de vrais costumes et de vrais décors, et par-dessus le marché une vraie partition, avec une ligne mélodique qui vous emmène du début à la fin. Evidemment, comme toujours chez Alfredo Arias, l'histoire est un peu abracadabrante. Pour faire court, c'est l'aventure d'un mâle argentin devenu femme que son ancienne épouse vient retrouver à Paris pour lui présenter le fruit de leurs amours : leur fille Doly. A peu de chose près, c'est donc un thème typique du boulevard. Arias ne s'en défend d'ailleurs pas puisqu'un de ses airs proclame haut et fort : « *Comme au boulevard les portes claquent/Comme au boulevard tout le monde se plaque.* » La prouesse du metteur en scène argentin est de savoir mélanger les genres : boulevard et comédie musicale, avec un zeste d'opérette. Mais sa plus grande réussite est d'avoir conçu des rôles sur mesure pour des artistes exceptionnels, dont Catherine Ringer, la chanteuse des Rita Mitsouko, qui déploie sa belle voix de mezzo

et se révèle être une formidable comédienne. Elle est entourée d'interprètes aussi délurés qu'elle, comme Alejandra Radano dans le rôle de la mère ou Claire Perot dans celui de la fille, qui lui donnent la réplique sans faiblir. D'une vie à l'autre, entre passé et présent, nous voici conviés à des passages éclair dans le monde ordinaire et à des moments de pur délire, comme celui où le travesti se demande s'il n'y a pas de mal à redevenir banal(e) avant de déclarer à son ancienne épouse qui n'y croit guère : « *Je te donne ma parole, tu verras mes couilles dans le formol.* » Vous l'avez compris, on n'est pas ici dans une comédie musicale pour premier âge, mais dans du Feydeau ou du Labiche, esprit d'Arias en plus. Musicalement, cette comédie est excellente, avec une composition de Nicola Piovani merveilleusement interprétée par un orchestre que l'hétérogénéité de ses musiciens n'empêche pas d'être très soudé. Avec pareille richesse de genres, de caractères et de talents, ce spectacle est le meilleur antidote à l'épidémie de comédies qui frappe la France depuis trois ans. Ici, le marketing est une notion inconnue, et le public n'a rien d'une cible. Plus simplement, le metteur en scène a fait ce qui lui passait par la tête, comme tout créateur honnête, comme tout artiste digne de ce nom. A quand la signature d'Arias pour une nouvelle *Cendrillon* ou, mieux encore, pour une *Vie parisienne* à l'Opéra Bastille ? ■

« Concha Bonita » : un bonheur

ON EN AVAIT un peu perdu l'habitude... Quel plaisir de retrouver sur scène de vrais chanteurs, avec une sensibilité palpable, accompagnés en direct par un orchestre ! « Concha Bonita », le nouveau spectacle d'Alfredo Arias — dont le rôle-titre est tenu par Catherine Ringer — est un bonheur à faire partager sans tarder. La chanteuse des Rita Mitsouko s'est emparée du rôle de transsexuel écrit par le metteur en scène argentin et, entourée de six autres talentueux chanteurs-comédiens, a réussi à transmettre ce pour quoi « Concha Bonita » a été créée : parler, de façon légère et amusante, du thème de l'acceptation. Le compositeur italien Nicola Piovani (qui a notamment signé les bandes originales de « Journal intime » et de « la Chambre du fils » de Nanni Moretti ou encore de « La vie est belle » de Roberto Benigni) y apporte un supplément d'âme grâce à sa musique puisée aux sources de la chanson populaire italienne et du tango.

Réalisant une œuvre remarquable, Alfredo Arias fait un joli cadeau à Catherine Ringer qui prend un plaisir gourmand à ce tourbillon vocal et visuel. On at-



Alfredo Arias et Catherine Ringer. (H&K/CATHERINE CABROL.)

tendait énormément de l'originalité du premier, mêlée à l'excentricité de la seconde. C'est réussi, et c'est très beau.

BÉRENGÈRE ADDA

« Concha Bonita », du mardi au samedi à 20 h 30, le dimanche à 15 heures, jusqu'au 2 février au Théâtre de Chaillot, 1, place du Trocadéro, Paris XVI^e. Places, tél. 01.53.65.30.00.

Ce Parisien
3/01/03

CRITIQUES

Ringer trop rangée

CONCHA BONITA ★★

Une comédie musicale avec Catherine Ringer en transsexuel argentin rêvant de strass et de stars de cinéma ? On en salivait d'avance, bien disposé à partager l'originalité et la générosité du propos. Hélas ! Le vent de folie escompté se transforme en brise sage et policée par un livret attendu, sans surprises ni audace. A trop jouer l'épure stylisée, l'ensemble paraît chichiteux, et c'est en vain que l'on attend le décollage. Rien n'est à reprocher pourtant aux interprètes. Car si la rockeuse semble un chouia corsetée par ses robes délirantes, ses partenaires font preuve de qualités vocales surprenantes. C'est donc très agréable à écouter et joli à regarder. Mais un peu d'émotion et de fantaisie nous auraient davantage conquis.

CHARLOTTE LIPINSKA

*D'Alfredo Arias et René de Ceccatty (livret) et Nicola Piovani (musique),
mise en scène Alfredo Arias.
Théâtre national de Chaillot.*



CATHERINE CABREL/H&K

ZURBAN
25/12/02